

# Juste la fin du Monde, Jean-Luc Lagarce

## Deuxième partie, scène 3, tirade d'Antoine

De « Et lorsque tu es parti, lorsque tu nous as quittés » à « le ressentiment contre moi-même »

### Introduction

Au début de la seconde partie, Louis, s'adressant au public, explique qu'il n'a pu annoncer sa mort prochaine, qu'il est parti, « **sans avoir osé faire tout ce mal** ».

*Suzanne et Antoine pendant l'intermède  
(mise en scène de François Berreur, 2007)*



L'annonce de ce départ a provoqué une fracture dans la famille et la colère d'Antoine vis-à-vis de son frère s'exprime alors de manière très violente : « **Si tu me touches, je te tue** ». Dans cette dernière scène<sup>1</sup> de la pièce, la tension est un peu retombée mais la parole d'Antoine, directement adressée à Louis, va exprimer les souffrances et les rancœurs accumulées : selon Antoine, Louis s'est installé dès l'enfance dans une position d'enfant malheureux parce que mal aimé. En face Antoine, le petit frère, est apparu comme responsable de cette situation, car trop aimé, trop heureux et devant dès lors s'effacer devant Louis, le seul de la famille à connaître la souffrance, le seul qu'il fallait et pour lequel il fallait s'inquiéter.

**Quel dénouement cette tirade d'Antoine donne-t-elle à la pièce ?**



*Suzanne, la mère, Catherine ; Louis, Antoine (Mise en scène Michel Raskine, 2008) : noter l'ambiguïté du geste d'Antoine qui est à la fois un embrassement et un étranglement).*

<sup>1</sup> Scène au sens de dialogue entre plusieurs personnages. La dernière scène, à proprement parler, de la pièce est l'épilogue, le monologue final de Louis, prononcé d'outre-tombe.

La typographie dessine deux moments dans cette dernière partie de la tirade l'Antoine :

### I De « Moi, je suis... » à « je ne peux prétendre » : Antoine, celui qui n'est jamais à plaindre

Enfant prétendument aimé et comblé dans son enfance, cette image d'Antoine est toujours celle qu'on lui donne, comme en témoigne le superlatif : « **Moi, je suis la personne le plus heureuse de la terre** ». L'emploi du pronom « **Moi** » qui vient redoubler la première personne exprimée par « **Je** » marque l'ironie amère qu'il ressent : cette image de bonheur n'existe que dans le regard des autres, son ressenti est bien différent.

Ce bonheur, Antoine l'explique par l'absence de grands événements tragiques ou malheureux : « **il ne m'arrive jamais rien** » ou par leur extrême rareté : « **et m'arrive-t-il quelque chose que je ne peux pas me plaindre/puisque, à l'ordinaire /il ne m'arrive jamais rien** ». (A opposer avec la destinée de Louis ).

L'ironie du personnage se poursuit car Antoine associe à sa vie le terme de « **rien** » (et il continue à le faire jusqu'au bout de sa tirade). A ce « **rien** », vient s'opposer « **une petite fois** », qui devient très vite un pluriel : « **les petites fois** ». L'expression est employée trois fois et Antoine insiste aussi à trois reprises sur leur grand nombre, créant ainsi un effet de gradation ascendante :

« **Et les petites fois, elles furent nombreuses** »  
« **ces petites fois, je les ai accumulées et j'en ai des centaines dans ma tête** ».

La souffrance de « **ces petites fois** » vient aussi du fait qu'elles ne sont pas précisément situées dans le temps : Antoine semble ici évoquer autant ses souvenirs d'enfant que ses angoisses d'adulte et la précision « **dans ma tête** » suggère qu'Antoine ne peut ni oublier, ni partager avec quelqu'un. A chaque fois, immobilité, silence et noir témoignent d'une volonté d'anéantissement complète

« **où j'aurais pu me coucher par terre et ne jamais bouger** »  
« **où j'aurais voulu rester dans le noir sans plus jamais répondre** ».

L'impossibilité de faire reconnaître ses souffrances se révèle terrible. De même que Suzanne finissait par dire qu'elle n'était pas malheureuse et que Louis avait eu raison d'agir comme il l'avait fait, de même Antoine nie lui-même la violence de « **ces petites fois** » qu'il finit par renvoyer à « **rien** ». A nouveau, trois occurrences : « **et toujours ce n'était rien** », « **comme si il ne m'était rien arrivé, jamais** », « **il ne m'est jamais rien arrivé** ».

Antoine se caractérise ainsi ici par la négation qu'il associe également aux verbes « **savoir** » ou « **pouvoir** » : Antoine s'interdit le droit « **de faire état** », « **de dire** », « **de réclamer** ». La brièveté des phrases et du rythme traduit cette incapacité à se plaindre :

« **je ne pouvais pas en faire état**  
**je ne saurais les dire**  
**et je ne peux rien réclamer** »  
« **je ne peux prétendre** ».

*Antoine, Louis (film de Xavier Dolan) : dans cette version, Antoine est le frère aîné.*



### II De « Tu es là, devant moi » à « le ressentiment contre moi-même » : La confrontation des deux frères

Antoine envisage ensuite la situation présente, qu'il présente comme un affrontement : « **tu es là, devant moi** ». Cette position verticale est interprétée comme une accusation : « **je savais que tu serais ainsi, à m'accuser sans un**

**mot** », d'autant plus qu'après cette première mention, Antoine reprend « à **te mettre debout devant moi pour m'accuser sans un mot** », suggérant alors que c'est une attitude volontaire de Louis.

Un peu plus loin, il n'hésite pas à répéter deux fois « **Tu m'accables** » qu'il élargit là encore en « **tu nous accables** ». En ajoutant « **On ne peut plus dire cela** », remarque qui considère l'emploi de ce verbe (accabler) comme démodé, et le commentaire qu'il fait lui-même du mot « **pitié** », « **c'est un vieux mot** », Antoine manifeste bien qu'il est toujours dans le passé, qu'il ne peut sortir des rôles dans lesquels l'enfance l'a enfermé face à son frère.

Il cherche pourtant à expliciter la confusion des sentiments qui est la sienne : en multipliant les répétitions de « **et** », il énumère la compassion « **Je te plains** », qu'il agrandit ensuite en « **pitié** », répétée deux fois, puis « **la peur** », « **l'inquiétude** » et finalement « **la colère** ».



Jean-Luc Lagarce  
**Juste la fin du monde**



Mise en scène GASPARD LEGENDRE  
Dramaturge ESTELLE BAUDOU | Regard artistique FANNY BLOC  
Assistante mise en scène BÉNÉDICTE BLANCHARD  
Avec CAROLINE AÏN | LUCAS BORZYKOWSKI | LOUISE LEGENDRE |  
GASPARD LEGENDRE | VALÉRIE ZACCOMER  
[www.theatreduheeron.fr](http://www.theatreduheeron.fr)



Le souci qu'a Antoine de son frère reste cependant important et la phrase « **j'espère qu'il ne t'arrive rien de mal** » résonne compte-tenu de la situation (Antoine aurait-il deviné que son frère est venu pour une mauvaise nouvelle ? Veut-il l'empêcher de parler ?). Ce qui pourrait confirmer cette impression, c'est qu'Antoine réaffirme sa peur : « **J'ai encore plus peur pour toi que lorsque j'étais enfant** ».

De même, il manifeste un réel remords. Il l'envisage d'abord au présent : « **je me reproche le mal qu'aujourd'hui je te fait** », « **je suis un mauvais imbécile qui se reproche déjà** ». Il reprend finalement le schéma initial de l'enfance : dévalorisation de ses propres émotions face à son frère, le seul à connaître une vraie souffrance. On retrouve tous les termes qu'Antoine a déjà utilisés, mais avec un degré supplémentaire dans la négation de lui-même :

	Expressions déjà employées
« <b>je ne peux rien reprocher à ma propre existence</b> »	« <b>je ne peux me plaindre</b> » ou « <b>je ne peux rien réclamer</b> ».
Le « <b>mauvais imbécile</b> »	le « <b>benêt</b> » (plus haut dans le texte)
« <b>Je ne suis rien</b> » (définition de lui par le néant)	« <b>il ne m'arrive jamais rien</b> »
« <b>je n'ai pas le droit</b> » (terme qui renvoie à la justice et suppose une autorité supérieure qui lui interdit d'agir).	« <b>je ne pouvais pas en faire état</b> », « <b>je ne peux rien réclamer</b> »



A l'opposé, Antoine réaffirme aussi la supériorité de Louis, toujours qualifié par son silence et sa générosité : l'expression est redondante, et présente Antoine comme une sorte de divinité, un Christ souffrant très supérieur à tous (remarquer par exemple l'emploi de « ô » qui donne un ton solennel à la phrase ou l'emploi de l'adjectif « infini »).

**alors que toi,  
silencieux, ô tellement silencieux,  
tu attends, replié sur ton infinie douleur intérieure dont je ne saurais pas même imaginer le début du début.**

La fin de la tirade d'Antoine le projette dans le futur. Il anticipe déjà le départ de Louis, et le passage de « **lorsque tu nous quitteras** » à « que **tu me laisseras** » montre bien qu'il s'agit pour lui d'un véritable abandon, dont il sortira encore plus meurtri et diminué, condamné à un ressassement douloureux : revenir sur le passé (noter le préfixe « re » : « **me reprocher les phrases que j'ai dites** », « **chercher à les retrouver avec exactitude** »), pour s'en vouloir encore. La tirade s'achève sur le « **ressentiment** »<sup>2</sup> répété deux fois, mais qui n'est tourné que contre lui-même.

La reprise par deux fois de l'adverbe « **juste** » (au sens de « seulement ») fait écho au titre même de l'œuvre et les dernières paroles d'Antoine prennent davantage de sens. Dans la pièce, il est celui qui utilise ce terme le plus, d'abord au sens de « seulement », comme ici, mais aussi au sens « d'équitable ». De tous, c'est lui qui formule le plus clairement une exigence de justice.



## Conclusion

Après cette tirade, Louis ne peut plus parler. Les derniers mots d'Antoine relèvent de l'ironie tragique (le spectateur comprend plus que le personnage sur scène). C'est bien la mort de Louis qui est évoquée (« **lorsque tu nous quitteras encore, que tu me laisseras** »), son silence excessif (« **silencieux, ô combien silencieux** ») reste lié aux

<sup>2</sup> Ressentiment (CNRTL) : *Péj.* Animosité que l'on ressent des maux, des préjudices que l'on a subis, avec le plus souvent le désir de se venger. Synon. *rancœur, rancune.*

circonstances et « **l'infinie douleur** » dont Antoine « **ne peut imaginer le début du début** » est autant celle de la maladie que celle de la certitude de mourir bientôt. Et ce qu'annonce Antoine, c'est la souffrance qui demeurera la sienne après la mort de Louis. Et Louis de son côté ne peut que retarder l'annonce. (A cet égard, l'emploi du mot « mal » est significatif. Louis part « **sans avoir osé tout ce mal** », Antoine « **espère qu'il ne t'est rien arrivé de mal** » et se reproche déjà « **le mal qu'aujourd'hui je te fais** »). Ainsi malgré l'incompréhension des mots et le passé compliqué, on lit dans cette scène l'affection réciproque des deux personnages l'un vis-à-vis de l'autre.

Cette scène marque donc un dénouement paradoxal : Louis n'a pas abouti dans sa volonté, il repart sans avoir rien dit et apparemment aucun de ses proches n'a clairement deviné sa situation. Mais se sont révélés le poids du passé et de l'enfance, la demande d'attention de la part de l'autre, la difficulté de la parole, l'affection qui perdure malgré tout. C'est dans cette complexité familiale et intime que s'achève **Juste la fin du monde**. Il n'y a en apparence ni annonce tragique, ni rupture fracassante. Le travail est ensuite dans le camp des metteurs en scène ou des cinéastes, qui peuvent choisir retenue ou violence dans l'expression des émotions.